

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 56

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette
Autor: Desly, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE PAYS, 27^{me} année

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

Les autres Confédérés étaient déjà depuis deux jours aux postes qui leur avaient été assignés.

Pendant que les Suisses arrivaient successivement au lieu du rendez-vous, à Gümminen, Morat eut à subir le 18 juin un dernier assaut, le plus furieux de tous. L'assaut fut repoussé, mais il accumula les ruines et mit les assiégés dans un état de faiblesse inexprimable. Il était temps que le secours arrivât.

Le samedi 22 juin, les Confédérés avaient en ligne environ 24 000 hommes, dont 1800 cavaliers fournis par l'Alsace et la Lorraine :

Strasbourg en avait envoyé 400 et Schlestadt, Colmar, Kaisersberg, le Sundgau et le comté de Ferrette 1100.

Le duc René de Lorraine, dépouillé de ses états par le duc de Bourgogne était dans les rangs des suisses avec 300 cavaliers. Les Bâlois avaient naturellement envoyé leur contingent. Les Biennois étaient là au nombre de 244 hommes commandés par Pierre Geuflly et par Etienne Scherer. Le reste de l'évêché de Bâle n'était représenté que par quelques cavaliers, dont six de Porrentruy, sous la conduite du donzel Guillaume de Knœrzingen.

A peine Waldmann et les Zurichois étaient-ils arrivés à Ulmitz, que les chefs confédérés y tinrent un conseil de guerre avant l'aube. Il fut décidé que l'attaque aurait lieu immédiatement. Charles-le-Téméraire qui, de son côté, s'attendait à être attaqué ce jour-là, se préparait

à recevoir ses ennemis.

Selon leur coutume, les Confédérés partagèrent leur armée en trois corps : l'avant-garde qui fut placée sous les ordres de Hans de Hallwyl, le corps d'armée principal qui fut mis sous le commandement de Hans Waldmann et la réserve qui fut confiée au vieil avoyer de Lucerne Gaspard Hertenstein.

Ulmitz est séparé de Morat par un plateau qui mesure une lieue et demie de l'ouest à l'est et un peu plus d'une lieue du nord au sud. Deux forêts couvrent ce plateau : au nord la forêt de Morat et au sud la forêt appelée Galmwald.

La cavalerie qui était à l'avant-garde, après avoir fait le tour du Galmwald en passant par Liebisdorf et par Lens, s'était postée sur les hauteurs voisines de Cressier. De bon matin, tandis que la pluie continuait à tomber par torrents, 600 cavaliers, sous les ordres de Hagenneck de Strasbourg, firent une reconnaissance jusque dans l'espace qui sépare Salvenach et Burg de Mûnckenwiler. Là se trouve une colline qui était occupée. Charles, aussitôt averti et croyant avoir à faire à toute l'armée confédérée arrive avec toutes ses forces, tandis que Hagenneck et ses hommes se retirent dans la forêt. Charles considère la retraite de Hagenneck comme une fuite ; il continue néanmoins à se tenir sur la défensive, pendant des heures entières, sous une pluie battante. Movillés jusqu'aux os, les Bourguignons finissent par se retirer dans leur camp tout en laissant la colline située entre Burg et Salvenach occupée par un détachement puissant.

Le duc de Bourgogne est à peine rentré dans son camp que les Confédérés saisissent l'occasion pour attaquer. Hallwyl, avec son avant-garde, s'avance contre le poste dont il vient d'être question. Avant de commencer l'attaque, il fait sa prière avec ses guerriers. En ce moment les

nuages, qui ont cessé de répandre leurs ondées, s'ouvrent pour donner passage aux rayons du soleil. Se relevant et brandissant son glaive, Hallwyl, dit-on, s'écrie : « Confédérés Dieu est avec nous ; il envoie son soleil éclairer notre victoire, comme il y a 137 ans, à pareil jour il éclairait la victoire de nos pères à Laupen. »

Aussitôt les Confédérés montent courageusement à l'assaut, mais ils sont reçus par une puissante décharge d'artillerie et la cavalerie bourguignonne les repousse jusque dans la forêt. Cependant le corps principal de l'armée suisse arrive avec Waldmann sur le théâtre du combat et la position occupée par les Bourguignons finit par être emportée malgré l'énergie de la résistance. Bientôt la retraite de l'ennemi se change en fuite désordonnée. Un second combat acharné et sanglant se livre près d'un pont, puis les Confédérés montent à l'assaut du camp de Charles, au Bois Domingue. Là se déroule le troisième acte de ce drame sanglant. Les Confédérés attaquent de toutes parts avec le courage que donne l'assurance de la victoire ; le camp est pris et Charles est encore une fois obligé de fuir. On le voit passer à Morges, le dimanche matin, avec un seul compagnon. Il arrive à Gex à 6 heures du soir.

A Morat, le carnage fut épouvantable, les Suisses irrités du massacre de la garnison de Grandson ne firent pas de quartier. Tandis qu'ils ne perdirent que de 400 à 500 des leurs, on évalue les pertes des Bourguignons à 8000, même à 12 000 hommes.

L'armée victorieuse passa trois jours sur le champ de bataille pour s'y reposer de ses fatigues. Puis, chargé des dépouilles de l'ennemi, la plupart s'en retournèrent chez eux, car après la victoire de Morat comme après celle de Grandson, les Confédérés ne surent pas tirer profit de leur victoire. Au lieu de poursuivre Charles et de pénétrer en Franche-Comté où les habi-

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 11

DRUMETTE

PAR
CHARLES DESLYS

IX

Les grandes guerres du premier empire entraînent de nouveau le jeune officier. Pendant quelques autres années, on ne devait plus le revoir.

Il était à Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Madrid, et montant encore, montant toujours. En Italie, il était allé voir le baron de Drumette :

les chagrins de l'exil avaient miné sa constitution, et il s'éteignait lentement d'une maladie de poitrine.

Au lit de mort, le frère d'Emiliane avait écrit à sa sœur :

« Le commandant Guichard est un noble cœur. Tâche de lui payer ma dette ! »

Emiliane, comme pour ratifier cet engagement sacré, leva ses yeux en pleurs vers le ciel.

Elle avait alors vingt-six ans. Le calme et l'innocence de sa vie lui conservaient une sorte de grâce printanière.

Aussi, bien que le domaine restât sous le séquestre, de nombreux prétendants venaient s'offrir, et des mieux titrés, et des plus riches.

Elle les avait refusés, elle les refusait tous.

— Ah ça ! lui dit un jour le père Jacques, vous ne vous mariez donc jamais ?

— Qui sait ? répondit-elle.

— A la bonne heure, fit la mère Guichard, et quand enfin votre cœur se décidera, notre demoiselle nous serons bien contente.

— Je l'espère répondit-elle avec un sourire.

Et son regard alla chercher celui de Claudine... ou plutôt de Mme Jean-Marie Guéret, l'heureuse épouse du capitaine.

Un soir, quelques jours après la victoire de Wagram, on vit s'arrêter devant la ferme une chaise de poste. Deux officiers supérieurs en descendirent, dont un général.

Il demanda Mlle de Drumette, et lui dit :

— L'empereur m'a chargé de vous apprendre que le domaine paternel vous est rendu... mais à la condition d'épouser un de nos plus braves camarades, en faveur duquel il fait revivre le titre de baron de Drumette.

Déjà l'orpheline refusait du geste.

— Regardez d'abord le mari, s'empressa d'ajouter le général. Je vous l'amène. Il me

tants se fussent volontiers donnés à eux, ils se bornèrent, tandis que le comte Louis de Gruyères, leur allié, livrait Lausanne au pillage pendant trois ou quatre jours (vers le 26 juin) à faire une expédition de pillards dans le pays de Vaud. Moudon et plusieurs autres villes furent prises et mises à sac ; Lausanne fut rançonnée pour la seconde fois. Les vainqueurs allaient se mettre en route pour Genève quand Louis XI mit fin aux hostilités.

Ce prince qui avait regardé tranquillement les Suisses écraser son ennemi et qui s'était bien gardé de faire le moindre mouvement quand ses alliés lui demandaient du secours, s'empressa maintenant d'intervenir, non pas précisément en faveur des Confédérés, mais pour les empêcher de tirer profit de leurs victoires. Il se réconcilia tout à coup avec sa sœur Yolande, duchesse de Savoie, engagea les Suisses à mettre un terme aux hostilités contre la Savoie et leur proposa un congrès qui se composerait d'ambassadeurs français, suisses, savoyards et autrichiens et qui se réunirait à Fribourg pour négocier la paix avec la Savoie. Les Suisses furent assez simples pour accepter ces propositions. Le congrès s'assembla à Fribourg le 25 juillet et y siégea jusqu'au 12 août. Tenus en échec par Louis XI, les Confédérés furent loin d'obtenir tout ce qu'ils réclamaient.

(A suivre)

J. JECKER

curé de Moutier.

David et Goliath

(Suite)

A peine l'eut-il aperçu et considéré un instant qu'il s'en moqua et le couvrit d'un regard plein de mépris. David était alors dans tout l'éclat de sa fraîche jeunesse, adolescent au teint roux comme le froment et beau à ravir.

Et Goliath de lui dire : Suis-je donc un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton ? Et de vouant à la malédiction de ses dieux, il ajouta : Viens donc vite à moi, et que je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Mais David de dire au Philistin : « Tu viens à moi armé de toutes pièces, avec l'épée, la lance et le bouclier ; pour moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Israël, auxquelles tu as insulté aujourd'hui.

Eh ! bien, le Seigneur va te livrer entre mes mains ; je te tuerai, j'abattrai ta tête, et aujourd'hui même je donnerai en pâture les cadavres des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, et toute la terre saura qu'il y a un Dieu en Israël. Cette multitude d'hommes réunie ici apprendra et reconnaîtra que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance que le Seigneur sauve ses serviteurs. De Lui seul dépend l'issue des batailles, Il en est l'arbitre et c'est Lui qui va vous livrer entre nos mains.

suivait. Le voilà !...

Emiliane ne put retenir un cri de joie.

Cet éponx, c'était celui qu'elle attendait, c'était le colonel Guichard.

Qu'est-il besoin d'ajouter ? Ces beaux enfants qui jouent sur la pelouse ou dans le parc, ce sont les petits enfants d'Emiliane et de Claude. Ils affirment, bien mieux encore que ce récit, la légende du château de Drumette.

Fin

Rendu furieux par ces paroles, Goliath se précipite alors à la rencontre de David, mais David, alerte et léger comme une gazelle, se hâte d'accourir. Retirant un caillou de sa panetière il le place dans sa fronde. Un mouvement rapide de rotation, et la pierre s'échappe et prompt comme l'éclair va frapper le Philistin en plein front. Elle s'y enfonce et le colosse de tomber la face contre terre.

C'est ainsi qu'avec sa fronde et un simple caillou David eut raison du Philistin si solidement bardé de fer et d'airain. Lui ayant fait mordre la poussière, il court, il vole et se précipite sur son adversaire. S'emparant de son épée, il la tire du fourreau, il la brandit et d'un seul coup abat la tête de Goliath. Les Philistins voyant que s'en était fait du plus vaillant d'entre eux, prennent alors la fuite saisis qu'ils étaient d'effroi. Poursuivis jusqu'aux portes d'Accaron par les Israélites, un grand nombre d'entre eux furent taillés en pièces, et leurs richesses, leurs armes et leurs bagages tout tomba au pouvoir du peuple de Dieu. En rentrant dans ses campements et en regagnant ses foyers, Israël sauvé par la main d'un enfant, dut dire avant St-Paul cette parole du grand Apôtre :

Infirmi mundi elegit Deus ut confundat fortia.

Dieu a choisi les faibles et les petits de ce monde pour confondre les puissants.

David et Goliath ne sont plus : ils sont allés où va toute chair, mais ils ont eu des successeurs et la lutte engagée entre eux s'est perpétuée et se prolongera jusqu'au moment où il n'y aura plus de temps et où partout régnera l'Eternité. A notre époque on se demande anxieusement dans les rangs de l'armée catholique quelle sera l'issue du combat qu'elle soutient contre les puissants du siècle et toutes les forces de l'enfer mieux armés et plus terribles que ne le furent jamais Goliath et les Philistins. D'aucuns même parmi les fidèles enfants de la sainte Eglise catholique, jugeant tout perdu, parlent de battre en retraite et de rentrer sous leurs tentes sans oser tenir plus longtemps tête à l'orage. Ils ont tort. Ils oublient qu'au cours de toute existence individuelle, familiale ou sociale surviennent inévitablement des moments critiques, sonnent des heures pénibles et douloureuses, où pour plus ou moins autorisés qu'on se croit à estimer tout compromis sinon tout perdu, il n'est pas permis de jeter le manche après la cognée, de s'endormir sur l'oreiller de l'indifférence et de désertier le poste assigné par Dieu à chaque combattant.

Ah ! l'Eglise catholique — la seule persécutée — connaît ces crises. Depuis le Calvaire, le vaisseau qui la porte, elle et sa fortune, a dû mille fois déjà, doubler le cap des tempêtes. Les luttes continuelles qu'elle soutient, les attaques incessantes dont elle est l'objet, constituent un sujet de scandale pour les faibles et les timorés et d'étonnement même pour les vaillants trop tentés de juger la situation faite à leur mère comme désespérée quand le succès ne répond pas toujours ou de suite aux efforts déployés pour eux dans l'intérêt de sa défense. Ne vaudrait-il pas tout autant, s'écrie-t-on, s'abîmer dans un *dolce far niente* que de rester toujours sur la brèche, l'œil au guet et l'arme au bras ? Si encore nous étions assurés de la victoire ! Mais que faire et que devenir devant des ennemis innombrables qui ne dorment ni ne se lassent jamais ?

Hommes de peu de foi qui tenez ce langage, en sauriez-vous donc assez ignorer que lorsque l'Eglise est plus faible en apparence c'est alors qu'elle est plus forte en réalité : Oubliez-vous que tout ce qu'elle souffre et endure lui a été prédit ! Ne savez-vous point que celui qui a vaincu le monde par sa croix est avec elle jusqu'à la consommation des siècles ?

Il est bien vrai que de nos jours elle sert de cible à tous les traits lancés par l'infatigable armée du doute, de l'erreur et du mensonge. Maintenant peut-être plus qu'à nulle autre phase de son existence, l'enfer dirige contre elle le feu roulant de ses batteries et envoie à son assaut bataillons sur bataillons. Philosophistes, rationalistes, chevaliers de la truelle de haut rang ou de moindre acabit, s'entendent à merveille pour aviser aux moyens de l'enlacer dans leurs filets, de la faire prisonnière et de lui porter le coup décisif qui d'après eux et selon leurs désirs doit entraîner sa ruine et son anéantissement complet. Pour eux l'Eglise est déjà le cerf aux abois ; aussi sonnent-ils l'hallali du triomphe et de la victoire. Pauvres gens, pauvres insensés, ne jubilent-ils pas trop tôt ? ! D'autres, avant eux, ont chanté l'hosannah et frappé même des médailles pour rappeler aux générations futures qu'ils avaient eu raison et du Christ et de son Eglise. Et ce n'était point les premiers venus. Les uns étaient les maîtres du monde et s'appelaient Néron et Dioclétien ; les autres pleins de ruse et d'astuce, avaient su entraîner à leur suite d'immenses multitudes et s'appelaient Arius, Nectorius, Luther ou Calvin, Zwingli, Henri VIII ou Cromwell, Voltaire ou Diderot. Tous disposaient de forces énormes et la haine qu'ils portaient au nom chrétien n'était pas moindre que celle à lui vouée par les tyrannaux de cette fin de siècle. Aussi n'avaient-ils rien négligé pour donner corps et réalité aux rêves de leur cœur. Et cependant quelque puissants qu'ils aient été, ils ont passé sans emporter la triste satisfaction d'avoir réussi ; ils ont passé, et tous en mourant ont dû pousser, la rage dans l'âme et le blasphème à la bouche, le cri de l'un d'entre eux ; Galilée tu as vaincu ! Et l'Eglise a assisté à leur chute et à l'écroulement de toutes leurs espérances. Il en a été, il en est, et il en sera ainsi dans toute la suite et la série des âges. Toujours David triomphera de Goliath, parce que s'il est faible par lui-même, il est fort de la force même de Dieu. C'est au nom du Seigneur qu'il marche à la rencontre de son adversaire. Or, dit l'apôtre, si Dieu est avec lui qui pourra jamais prévaloir contre lui ?

Voilà la joyeuse assurance que nous donne la foi catholique. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Si donc nous voulons remporter les palmes du triomphe soyons tous des David. En haut ! en haut nos cœurs ! *Sursum corda !* Ni armes, ni bagages pour courir sus à l'ennemi. Allons à sa rencontre *in nomine Domini*, au nom du Seigneur, comme nous l'avons fait il y a vingt-cinq ans. Nous n'avions qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême.

Restons ce que nous étions alors. Gardons Dieu et Dieu nous gardera et nous sauvera de Goliath.

V.

AUX CHAMPS

Remèdes pratiques contre certaines maladies courantes des animaux de la ferme.

Gale. — En règle générale nous dirons que la benzine est reconnue aujourd'hui comme un des meilleurs produits à utiliser pour tuer les parasites qui vivent sur le corps et au détriment des animaux domestiques.

La gale n'ayant pas d'autre cause que le développement de ces parasites sera attaquée avec succès par la benzine.

La quantité à employer varie avec la gros-